

Comptes rendus / Book Reviews

BALVAY, Arnaud — *L'Épée et la Plume. Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683–1763)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 345 p.

Cet ouvrage traite de manière très détaillée et précise des relations entre les soldats des troupes de la marine et les Autochtones dans les postes des Pays d'en Haut et de la Louisiane, en s'attardant à tous les aspects relatifs à leur vie commune. Fruit des recherches effectuées par l'auteur dans le cadre de ses études doctorales, ce dernier met à contribution tout le matériel qu'il a pu croiser au niveau des sources archivistiques et des sources imprimées. La première impression qui vient en tête, à la lecture de cet ouvrage, est que l'auteur a presque tout lu et a fait un excellent usage des sources.

De manière générale, l'auteur présente un portrait honnête de la situation dans les Pays d'en Haut et en Louisiane. Sa comparaison de ces deux contrées est particulièrement intéressante car peu exploitée par les chercheurs. Tous les sujets sont abordés dans les trois grandes sections qui composent l'ouvrage, de l'esclavage à la sexualité, en passant par la description des rôles et usages de chacun, sans oublier la situation générale qui prévaut et les raisons qui sous-tendent les actions de chacun. À noter les pointes d'humour dans les extraits choisis, qui semblent avoir été sélectionnées pour cette raison spécifique et le fait qu'elles apportent de l'information autrement négligée. Dès son introduction, l'auteur nous brosse le portrait de ses recherches avec son excellente revue de littérature et se permet d'écrocher au passage l'ouvrage de D. Peter MacLeod (1996) sur les Iroquois et la guerre de Sept ans.

La première partie s'attarde aux forts français d'Amérique du Nord. La phrase clé qui résume tout l'ouvrage se retrouve à la page 73 de cette section : « Les forts français sont avant tout l'affirmation de la souveraineté française sur le territoire et un moyen de contrôle des nations autochtones ». Évidemment, en marge de l'établissement, l'auteur nous entretient sur les alliances, chose qu'il répétera plus loin dans le texte et de l'aspect de dernière frontière des forts qui, bien qu'établis en sol français (seul le sol du fort est français comme le spécifie l'auteur), sont adaptés aux us, coutumes et conditions des pays qu'ils habitent. Toutefois, l'auteur aurait pu développer le concept de frontière de façon plus précise (p. 75) en faisant référence, entre autres, aux géographes qui ont travaillé sur

des modèles de représentation spatiale d'interaction entre les centres et les périphéries, tels que Christaller (1966) et Losch (1954), pionniers en la matière.

L'autre problème est qu'il aurait eu intérêt à dresser un meilleur portrait de la situation autochtone (p. 51–55), puisque c'est l'un des sujets principaux du livre et qu'on la décrit trop peu comparativement à celle des soldats, l'autre sujet de ce livre, fort bien décrite d'ailleurs. La carte (p. 53) aide quelque peu à identifier les groupes, mais encore là il n'y a aucune référence au texte. Et pourquoi aucune référence au *Handbook of North American Indians* (1978–)? Bien que ce ne soit pas l'ouvrage parfait, il reste que c'est une bonne façon de contourner le problème. C'est dommage car c'est l'ombre majeure au tableau, le reste étant beaucoup plus travaillé et rigoureux.

Dans la deuxième partie, l'auteur illustre encore une fois de belle façon des concepts clés nécessaires à la compréhension des réalités de l'époque. Sa comparaison entre la perception des Autochtones par Lescarbot et par Champlain (p. 102) est particulièrement intéressante, de même que son illustration des degrés de civilisation, nécessaires à la compréhension de la pensée européenne. Il explique la traite et la diplomatie qui s'y rattache, malgré le peu d'écrits sur le sujet (p. 147), en prenant bien soin de tout décrire à partir des sources trouvées. Il émet la critique (p. 141) qu'on ne présente souvent que le côté autochtone alors qu'on ne regarde que très peu ce qui se fait à la même époque en Europe. Malgré ce qu'il semble insinuer, l'auteur n'évoque pas directement le métissage de la diplomatie en employant ce mot bien que sa description le laisse croire. En page 179, il est intéressant de noter le lien fait entre le tatouage, le baptême et la parenté, par le sentiment d'appartenance au groupe. Sa comparaison entre le tatouage en Amérique et le vêtement en Europe comme statut social (p. 184) est remarquable et prend tout son sens en sachant que le tatouage est proscrit dans la Bible (p. 181). Il aurait pu toutefois expliquer l'origine du mot « tatio » et expliquer le changement du « piquage » d'origine. Sa vision de la guerre est particulièrement intéressante car elle résume les principaux changements survenus et le métissage, précisant au hasard ce qu'est la petite guerre et la grande guerre. Il mentionne un élément important lorsqu'il dit que les Iroquois sont passés de la bataille rangée à la petite guerre après le passage de Champlain (p. 150).

La troisième partie pourrait se résumer en un seul mot : métissage. En effet, sans le dire explicitement, tout ce dont l'auteur nous entretient, que ce soit la traite, la nourriture, l'habillement, la guerre, la langue et la justice nous mène à cette conclusion découlant du réseau des forts. Chacun des groupes semble tirer profit de ses relations avec l'autre, prenant le meilleur en échange tout en étant dépendant de celui-ci. Il faut saluer les efforts de l'auteur, qui a même inclus un volet cartographique (p. 266), ce qui détonne largement d'avec les recherches historiques, qui malheureusement négligent ou ignorent cette facette primordiale de la politique et du militaire.

En gros, ce livre est surtout axé sur la politique plutôt que le militaire, bien que le second soit forcément entraîné par le premier. L'auteur aurait toutefois dû travailler un peu plus ses fins de chapitres et de sections, qui se terminent un peu trop abruptement et dont les enchaînements sont ardues. De plus, la référence aux

tableaux, cartes et images n'est pas exprimée clairement dans le texte, ce qui fait perdre de la valeur à celles-ci. Il reste aussi des points d'interrogations concernant certaines informations. Pourquoi l'auteur mentionne Bonnefons (p. 108) et perpétue l'erreur populaire créée par Casgrain, alors que René Chartrand (1993) et d'autres, ont déjà prouvé que les initiales J. C. B. ne sont pas celles de Bonnefons mais probablement de Joseph Charles Bonin dit Jolicoeur. De même, en page 82, pourquoi qualifie-t-il Lebeau de suspect sans donner plus de détails? Malgré ces quelques petites lacunes, cet ouvrage reste un incontournable pour qui s'intéresse aux troupes de la marine et à leur relation avec les Autochtones car il vient combler un grand vide dans le domaine.

Philippe Charland
Université du Québec à Montréal

BENTLEY, Michael — *Modernizing England's Past: English Historiography in the Age of Modernism, 1870–1970*. Cambridge: Cambridge University Press, 2005. Pp. 245.

Amidst the current flood of books on postmodernist history, it is useful to have Michael Bentley's book asking, just what is it such history is "post"? What is (or was) that modernist history it succeeds and claims to supersede? His answer is that, in England at least, modernism is the historiographical practice of two or three generations of academic historians working between 1920 and 1970 — history writing's modernist moment. Before that was a somewhat longer whiggish moment extending back to the mid-nineteenth century. Put into such a nutshell, it might seem that Bentley is positing a straightforward, three-stage model of historiographical evolution, but it is not quite that simple: for one thing, its stages do not tidily replace each other, but significantly overlap.

An additional complication for anyone attempting to define modernist historiography is its resolute refusal to acknowledge or even recognize its existence as a genre. Bentley calls it "the history that dare not speak its name." That refusal was an ideological manoeuvre, all the more potent for being unselfconscious. Prior versions of history may have warranted labels, but modernist history needed no label, no modifier, because it was at last the real, final thing. This unselfconsciousness is strikingly exemplified by its resistance to reflective historiography. To this day "historiography" is a term that confuses history students and many professional historians. They take it as meaning the content of a body of historical writing on a particular historical topic; thus the historiography on the causes of the First World War means what all the books written on that celebrated topic have to say. They do not take it as meaning the self-conscious analysis of the epistemologies, discourses, and disciplinary regimes of the various possible historical practices, for theirs is the only right one, a practice based on the model of the natural sciences. Adopting the scientific model for the discipline meant adopting